

1. *La photographie*

C'est un fait surprenant, du moins *a posteriori*, que la photographie ait été le plus souvent considérée, dès sa naissance et jusqu'à un temps relativement récent, comme une sorte de reproducteur authentique et infail-
liblé de la réalité, quelque chose comme une peinture enfin devenue objective et fidèle. L'objectif photographique fut immédiatement reconnu comme « objectif » au sens à la fois technique et philosophique du terme : ce qu'il enregistrerait était la vérité ou la réalité même, saisie indépendamment de tout parasitage subjectif ou artistique. Là où on se contentait de voir le réel peint ou dessiné, faute d'autres moyens, et avec tout ce que le résultat devait à la manière et à la personnalité de l'artiste, on tenait enfin la réalité même, authentifiée par

le fait qu'aucune personne n'avait pu intervenir au cours de son enregistrement : la machine seule avait tranché. On pouvait enfin voir le monde en personne, en direct, en vérité. On semblait ignorer qu'une machine n'enregistre que sous des conditions aussi restrictives, encore que pour d'autres raisons, que celles d'un peintre ou d'un dessinateur. On oubliait aussi qu'une machine ne fonctionne que sur les instructions d'un fabricant et d'un opérateur. La machine avait fait oublier le machiniste. Elle fonctionnait à la manière d'un *deus ex machina*, capable de reproduire le monde sur les ordres de son créateur. Cette conception simpliste de la photographie survit encore, du moins chez certains, alors que les trucages politiques les plus éhontés, émanant principalement des États communistes ou de l'Amérique du Nord, sont depuis longtemps connus. Alors que, depuis longtemps aussi, les trucages les plus cocasses et les plus visibles ont été réalisés et divulgués par des artistes doués du sens du loufoque. Parmi les plus récents et les plus talentueux de ces photographes volontairement faussaires je pourrais citer Joan Fontcuberta, Warren Neidich, Alison Jackson. Parmi les innombrables exemples de photographie truquée en provenance des pays de l'Est, alors sous domination soviétique, je me contenterai de mentionner la première page, terrible et drolatique, du *Livre du rire et de l'oubli* de Milan Kundera : « En février 1948, le dirigeant communiste Klement Gottwald se mit

au balcon d'un palais baroque de Prague pour haranguer les centaines de milliers de citoyens massés sur la place de la Vieille Ville. Ce fut un grand tournant dans l'histoire de la Bohême. Un moment fatidique. Gottwald était flanqué de ses camarades, et à côté de lui, tout près, se tenait Clementis. Il neigeait, il faisait froid et Gottwald était nu-tête. Clementis, plein de sollicitude, a enlevé sa toque de fourrure et l'a posée sur la tête de Gottwald. La section de propagande a reproduit à des centaines de milliers d'exemplaires la photographie du balcon d'où Gottwald, coiffé d'une toque de fourrure et entouré de ses camarades, parle au peuple. C'est sur ce balcon qu'a commencé l'histoire de la Bohême communiste. Tous les enfants connaissaient cette photographie pour l'avoir vue sur les affiches, dans les manuels ou dans les musées. Quatre ans plus tard, Clementis fut accusé de trahison et pendu. La section de propagande le fit immédiatement disparaître de l'Histoire et, bien entendu, de toutes les photographies. Depuis Gottwald est seul sur le balcon. Là où il y avait Clementis, il n'y a plus que le mur vide du palais. De Clementis, il n'est resté que la toque de fourrure sur la tête de Gottwald¹. »

Il va sans dire que le trucage photographique n'est pas toujours d'utilité politique et n'a pas pour seule finalité de falsifier la réalité historique. Il lui arrive aussi de passer

1. Tr. F. Kérel, Gallimard, 1979 ; rééd. coll. « Folio » p. 13-14.